

BIOGRAPHIE NATIONALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE

EXTRAIT

du tome quarante-troisième

FASCICULE 2



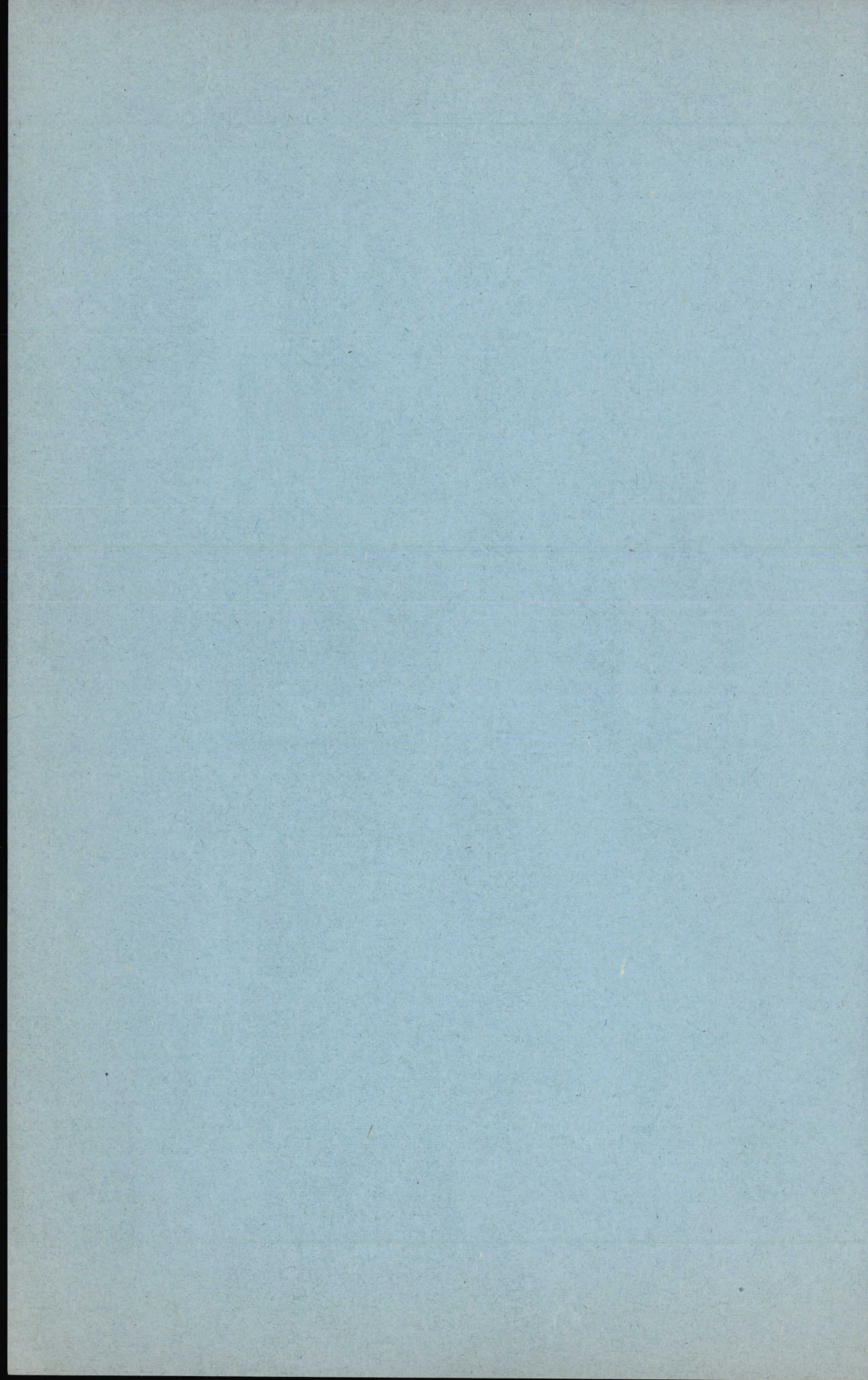
BRUXELLES

ÉTABLISSEMENTS ÉMILE BRUYLANT

Société anonyme d'éditions juridiques et scientifiques

RUE DE LA RÉCENCE, 67

1984



N

NEUVILLE (Albert-Marie-Pierre-Gustave de), poète, essayiste, critique d'art, bibliophile, collectionneur et mécène, né à Flémalle-Haute (province de Liège) le 1^{er} juin 1864, décédé à Liège le 28 décembre 1924.

Par son père Pierre-Denis (1838-1878), administrateur-gérant des charbonnages de Marihaye, il descendait d'une famille d'industriels lainiers, originaires de Neuville, dépendance d'Andrimont, qui a donné à Petit-Rechain plusieurs bourgmestres. Par sa mère, Othilie Orban (1838-1919) il était l'arrière petit-fils d'Henri-Joseph Orban, le principal concurrent de John Cockerill.

Cette double ascendance pouvait le conduire à choisir une carrière dans l'industrie. Il n'en fut rien cependant et, dans sa famille, il représente une exception qui a longtemps provoqué l'étonnement de ses proches. En effet, Albert de Neuville sentit très tôt s'éveiller en lui une vocation littéraire, comme en témoignent les romans et pièces de théâtre qu'il a composés dès l'âge de onze ans.

Après la mort précoce de son père en 1878, on le place au Collège Saint-Michel à Bruxelles, en humanités. Ce séjour lui a laissé des souvenirs pénibles qu'il a évoqués dans un récit sans complaisance, resté inédit sous le titre : *Lettres d'un collégien de Saint-Michel, ou un an chez les Jésuites*. Il y eut notamment comme com-

pagnon de classe, mais non comme ami, le futur cardinal Merry del Val, qui faillit devenir pape. Après cette décevante expérience, il termina ses humanités gréco-latines à Liège, au Collège Saint-Servais, en 1882. Ses vacances, il les passe volontiers au château de Freux-Ménil, près de Saint-Hubert, chez sa grand-mère Orban. Avec ses cousins Orban, Desoer et Jamar, il organise de grandes excursions dont il consigne le compte rendu dans un style plein d'humour.

En 1882, il entre à l'Université de Liège, à la Faculté de Droit. Il y suit l'enseignement de Godefroid Kurth et se trouve dans la classe où Henri Pirenne commence, encore étudiant, sa brillante carrière d'historien. Albert de Neuville ne terminera cependant pas ses études de droit. De Marie Tilman, une fille lui est née en 1886, et il se consacre à ses nouveaux devoirs. Son goût pour la littérature ne l'a pas abandonné. En 1891, un jury de la *Revue exotique*, présidé par Leconte de Lisle, distingue sa pièce en vers *Orage aux Cordillères*. En 1908, il publie à Paris un recueil de petits poèmes *Haïkaïs et Tankas. Epigrammes à la japonaise*. C'est une étude de Paul-Louis Couchoud sur la poésie fugitive orientale qui lui en a donné l'idée. A côté de quatrains inspirés par des poètes japonais, l'auteur livre des notations originales et pleines de fraîcheur. L'*Année poétique* salue avec

faveur cette « œuvre volontairement » exotique et, croyons-nous, absolument unique en son genre ». Encouragé par les conseils d'Albert Mockel, l'auteur remaniera son essai poétique, en l'enrichissant de pièces nouvelles, sous le titre *Epigrammes à la japonaise*, publié en 1921.

Entretemps, il s'était voué totalement à son œuvre de bibliophile, de collectionneur, de critique d'art et de mécène. Livres rares et précieux garnissent un peu plus chaque jour les rayons de sa bibliothèque, dont il publie le catalogue en janvier 1914. Parallèlement, il constitue une collection de gravures et de dessins, aujourd'hui dispersée, où l'on note quelques noms prestigieux. En même temps, il encourage les artistes de Liège et de Wallonie. Il est un des premiers à publier, en 1906, une étude sur le graveur François Maréchal. Loys Delteil se documente auprès de lui pour sa monumentale édition *Le Peintre-graveur illustré*. Parisien douze fois par an, il se lie d'amitié avec Georges Duhamel et Charles Vildrac. Son intérêt pour les arts plastiques le fait choisir comme secrétaire-trésorier de l'Association des Peintres-Graveurs de Belgique. C'est de cette époque que datent ses relations de travail et de mutuelle estime avec James Ensor qui, en 1923, évoquera dans une chaleureuse dédicace leur commun combat pour la cause de l'art. Dans sa vaste maison du quai de Rome, il reçoit artistes, critiques d'art, personnalités du monde des arts et des lettres, comme Charles Michel, Maurice Wilmotte, Camille Lemonnier. En 1911, Jules Destrée bénéficie de son active collaboration dans l'organisation de l'Exposition des Arts anciens du Hainaut à Charleroi.

Comme président de la Société royale des Beaux-Arts de Liège, Albert de Neuville a la charge de monter les Salons tantôt triennaux, tantôt quadriennaux qui présentent le bilan des arts plastiques en Belgique. Il

remplit sa tâche avec efficacité et modestie et occupe une place remarquable dans l'essor culturel de la Cité Ardente. Ses conférences sur la bibliophilie, sur l'art wallon, font l'objet de différentes publications. Des voyages en France, en Russie, en Hollande entretiennent et développent son appétit de connaître, son souci de comparer, sa finesse d'observation.

Observer le monde et les hommes, en tirer une leçon, c'est bien là sa préoccupation essentielle. Discret et taiseux de nature mais spirituel à bon escient, il écoute les autres parler, il enregistre leurs propos avec un scepticisme amusé. De ses méditations, il est résulté un ouvrage posthume, *Pensées d'un silencieux*, où se trouve exposée sa conception de la vie, à travers l'art et les artistes, l'esthétique, les tableaux, les femmes et l'amour, les paysages d'Ardenne, la politique. Les Romantiques l'agaçaient par l'impudeur de leurs larmes ; il leur préférerait la sagesse d'Anatole France et concluait : « la religion de la Vie m'éloigne de tout ce qui peut contribuer à m'affaiblir ou à me dégrader. Elle n'est pas opposée aux diverses autres religions ni à aucun système philosophique » et ceci : « J'aime la solitude, mais avec une fenêtre ouverte sur la foule ». Son appartenance à la bourgeoisie aisée ne le rendait pas prisonnier des conventions sociales : pour lui, « le vrai peuple, celui du travail et des croyances, sauve à tout instant le monde ».

Il se sentait à l'étroit en Belgique, aimait la Wallonie sans aimer le dialecte wallon et donnait toute son affection à la France, en espérant que son pays y serait rattaché un jour. L'admiration qu'il portait à la culture et la langue françaises lui a fait prendre le seul engagement public qu'on lui connaisse lorsque, répondant, en 1911, à l'enquête de la revue *Wallonia*, il prit résolument parti contre la néerlandisation de l'Université de Gand et le mouvement flamant.

Les privilèges de la fortune l'ont tenu à l'abri de bien des épreuves, mais il a durement ressenti celle de la première guerre mondiale au cours de laquelle il a multiplié les initiatives philanthropiques destinées à aider les artistes dans le besoin. Tous ses efforts ont tendu vers l'équilibre du corps et de l'esprit, procuré par de longues marches dans la campagne et la fréquentation quotidienne des livres et des estampes. Il avait découvert que l'anagramme de son nom et de son prénom cachait « L'art » d'une belle vie ». Cette proposition, qui résume toute sa philosophie, a été reprise en exergue par le sculpteur Georges Petit dans la médaille qui perpétue ses traits. La Ville de Liège, reconnaissante, a fait graver sur le socle de son buste, dû au même artiste, le titre qu'il avait légitimement mérité d'« ami des arts ». Mais il n'eût accepté qu'avec réserve le jugement autorisé de Pierre Delrée : « Albert de Neuville fut un bibliophile parfait », tant était grande sa modestie et lucide la connaissance de ses limites.

Essais d'Albert de Neuville : outre les ouvrages et articles cités dans la présente notice, on mentionnera *La Femme et le Livre*, Liège, Thone, 1918, 55 p. ; *Gilles Demarteau*, Turnhout, Brepols, 1920, 27 p. (*Les Grands Belges*) ; *Auguste Donnay, illustrateur de livres. Bibliographie des livres illustrés par Auguste Donnay*, Liège, 1922, 9 p. ; *Georges Petit, sculpteur, médailleur et peintre*, Liège, G. Thone, 50 p. ; *Deux artistes liégeois peu connus : P.J. Fontaine, relieur ; Frédéric Villot, secrétaire général des Musées du Louvre*, dans *La Vie Wallonne*, t. 3, n° 2, 1923, p. 539-548.

Jacques Stiennon.

Iconographie : Buste et médaille, par Georges Petit (Liège, Musée de l'Art wallon) ; dessin rehaussé, par Armand Rassenfosse (Liège, collection particulière) ; fusain, par José Wolff (Verviers, collection particulière).

[Charles Delchevalerie], « En souvenir d'Albert de Neuville », dans *La Vie Wallonne*, 6^e année, n° 10, 15 juin 1926, p. 386-389. — Pierre Delrée, « Albert de Neuville (1864-1924) », dans *Quelques Ex-libris liégeois*, Liège, 1944, p. 20-26, bibliographie par Jacques Stiennon. — Jacques Stiennon, « Conseils d'Albert Mockel à un poète liégeois. Une lettre inédite de l'auteur de *Clartés* », dans *La Vie Wallonne*, t. 24, 1950, p. 56-60. — Jacques Stiennon, « Une amicale association d'illustrateurs liégeois : Armand Rassenfosse (1862-1934) et Albert de Neuville (1864-1924) », dans *La Vie Wallonne*, t. 54, 1980, p. 198-209.

NOULET (Emilie-Elisa-Régine), philologue romaniste, professeur à l'Université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, née à Auderghem (Bruxelles) le 2 mai 1892, décédée à Coxyde le 7 août 1978.

Après des études à l'École moyenne de Schaerbeek, puis à l'École normale moyenne de l'État à Bruxelles, elle devient institutrice communale à Schaerbeek, ensuite régente scientifique et littéraire, enseigne enfin à l'École normale moyenne. Au lendemain de la première Guerre mondiale, elle s'inscrit à l'Université de Bruxelles dans la section de philologie romane récemment fondée par Gustave Charlier et Lucien-Paul Thomas, dont elle est, en 1924, la première femme diplômée. Son travail de fin d'études, qui lui vaut le titre de docteur, est consacré au poète Léon Dierckx ; publié l'année suivante, il fait de son auteur le lauréat du Concours universitaire et constitue son entrée dans la critique littéraire.

Maintenant professeur au Lycée communal d'Ixelles, Emilie Noulet est aussi, de 1930 à 1940, l'assistante de Gustave Charlier à l'université. Le 15 mars 1940, elle conquiert le titre d'agrégé de l'Enseignement supérieur avec une importante thèse sur la poésie de Mallarmé. La guerre interrompt le cours d'une carrière qui s'annonce brillante. Le 10 août 1937,

Emilie Noulet avait épousé le diplomate et poète catalan Josep Carner, contraint à l'émigration par la victoire du franquisme. A la veille des hostilités, elle le rejoint au Mexique. Pendant les années de guerre, elle enseigne la littérature française à l'Institut national de l'Enseignement secondaire de Mexico, où elle assume, à partir de 1942, la charge d'inspecteur de l'enseignement normal. Au cours de cet exil forcé, elle publie ses *Etudes littéraires* (1944), consacrées à l'hermétisme en poésie, à l'influence d'Edgar Poe sur Baudelaire, Mallarmé, Valéry et à l'exégèse de trois sonnets de Mallarmé. Elle collabore également à diverses revues d'Amérique latine : *Bélgica* de Buenos Aires, *Filosofia y Letras*, organe de l'Université de Mexico, *El Hijo prodigo*, *Cuadernos americanos*, etc., et fonde avec Josep Carner le périodique *Orbe* (1945-1946).

Rapatriée en août 1945, elle reprend ses fonctions à l'université avec le titre d'agrégé et est autorisée, en 1946, à faire un cours libre : Poésie moderne française à partir du romantisme. Dès son retour, elle est redevenue l'assistante de Gustave Charlier. Après la mort de Lucien-Paul Thomas, elle est nommée chargée de cours à temps plein en 1948, professeur extraordinaire en 1950, professeur ordinaire en 1953. Pendant quatorze ans, elle sera dans sa faculté la spécialiste de la poésie moderne, consacrant ses enseignements à Corbière, Rimbaud, Mallarmé, Valéry, dont elle est devenue une exégète de réputation mondiale. Le 22 avril 1964, au cours d'une séance solennelle, l'université rendit hommage à ce grand professeur, qui avait accédé à l'éméritat en 1962. La carrière exemplaire qui avait conduit Emilie Noulet de l'école primaire à la chaire universitaire lui valut de nombreuses distinctions : prix Discailles de l'Académie royale de Belgique (1952), prix quinquennal de la critique et de l'essai (1961), prix Henri Mondor (1972), prix Albert

Counson (1975). Elle avait été élue, le 14 novembre 1953, à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, au titre philologique, et reçue, en 1963, docteur *honoris causa* de l'Université de Paris.

Le premier livre d'Emilie Noulet, *Léon Dierckx* (1925), n'est pas représentatif de sa manière définitive. Elaborée sous la direction de l'éminent historien des lettres Gustave Charlier, cette thèse fait encore large place à la biographie et à l'étude du contexte et des influences. Déjà cependant se manifestent l'exigence d'Emilie Noulet à l'égard de la perfection formelle, de la rigueur de la pensée et de l'expression, sa prédilection pour la poésie considérée comme l'expression supérieure de l'art. Attentive à souligner les réussites, elle dénonce impitoyablement chez Dierckx toute concession à la déclamation, au « verbiage conventionnel », les défaillances du style et les jongleries du ciseleur.

La véritable carrière scientifique d'Emilie Noulet s'ouvre en 1927 avec son *Paul Valéry* qui, repris et approfondi, reparait en 1938 et ne trouvera sa version définitive qu'en 1950. Dans ses divers états, il traduit l'enrichissement et le perfectionnement d'une méthode. Poète de l'intelligence, Valéry apparaît en créateur de mythes — Léonard de Vinci, M. Teste, Eupalinos — susceptibles de représenter la conscience que l'intelligence prend d'elle-même. Le secret de la méditation valéryenne est dans une hypertrophie de la lucidité, son propos est la transmutation de l'intelligence en instinct. L'œuvre poétique est comme une métaphore de cette réflexion abstraite, *Charmes* racontant la genèse d'un poème et *La Jeune Parque*, l'histoire du passage de l'inconscience à la conscience. Poésie philosophique sans doute, mais où le poète pense en images. Au plus grand des poètes « intelligents » du XX^e siècle s'applique une critique elle aussi « intelligente ». La méthode d'Emilie Noulet n'est pas l'interprétation, subjective